

Zeitschrift: Neues Berner Taschenbuch
Herausgeber: Freunde vaterländischer Geschichte
Band: 3 (1897)

Artikel: Zwei Briefe des Schultheissen N.F. v. Steiger
Autor: Steiger, R.F. v.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-127018>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Zwei Briefe des Schultheißen M. H. v. Steiger.

Schriftstücke von der Hand des letzten Schultheißen des alten Bern sind selten; man wird es daher begrüßen, wenn wir hier die Reproduktion eines Briefes des Schultheißen Steiger unsern Lesern bieten. Derselbe verdient um so mehr Interesse, als darin ein Bericht über die Flucht Steigers aus dem Grauholz enthalten ist. Er ist, wie der folgende, an den Schwiegersohn des Schreibenden gerichtet, nämlich an Karl Friedrich Rudolf May, Oberherrn zu Schöftland und Rued, der sich am 10. Mai 1790 mit Margaretha von Steiger, der Tochter des Schultheißen, verheirathete.

Der erste der beiden Briefe ist in der „Sammlung meist ungedruckter Aktenstücke zur bernischen Kriegsgeschichte des Jahres 1798“ von H. v. Erlach, S. 956—958 enthalten, wo aber als Adressat H. C. May v. Rued angegeben ist.

I.

Ulm le 28 Mars 1798.

Je ne crojois pas, mon tres cher ami, en prenant congé de vous a Berne de me trouver jamais a meme de vous ecrire ou de vous revoir.

La providence a voulu me laisser survivre a mon infortunée patrie, je me sousmes avec confiance à sa volonté —

Elle m'a sauvée miraculeusement — un des derniers sur le champ de bataille, je me vis entouré de Hussards françois.

Je gaignois non sans peine les bois de Muri avec un seul caporal¹⁾, ayant envoyé, un moment avant, mon valet en ville — pour sauver dans la maison ce qu'il pourroit, et me suivre a Thoune — ou si j'en echapois je me rendrois, bien décidé de ne pas me laisser prendre par les Francois.

Arrivé a Munsingen ou j'étois convenu avec le general de rallier le plus que possible de troupes pour deffendre l'Oberland,

Je fus un instant en danger d'être assasine; le pauvre d'Erlach venoit de l'être de la maniere la plus atroce — Reconnu (d')une partie de soldats aupres desquel je m'étois trouvé a l'affaire du matin, m'entourerent, des paysans se reunirent avec eux — et me debaraserent d'une centaine de coquins furieux et yvres.

J'arrivai des lors fort heureusement a Thoune sans eprouver le moindre desagement, toujours suivi de quelques uns de mes braves compagnons. Thoune étoit dans la plus grande commotion.

Des gens, que je ne connois pas, veillerent a ma sureté, jusques a ce que je fus embarqué.

¹⁾ Korporal Dübi. Siehe dessen Bericht im Berner Taschenbuch für 1856, Seite 211 u. ff.

J'arrivai a 3 h. du matin a Unterseven, ou je trouvai le peuple deja en pleine insurrection et se disposant a mettre le feu au chateau d'Interlachen, quelques preposés le continrent — mais je ne pus engager personne a deffendre cette partie du pays.

Je fus donc obligé, pour ma propre sureté de gagner le Brunig, je fus fort (bien) accueilli a Brienzen.

Mon frere¹⁾ m'y joignit avec ses deux petites filles de Toffen, venant d'Interlachen.

Nous traversames de compagnie les cantons d'Unterwalden, de Schweiz, le Toggenburg jusques a St. Gall, ou je les laissai, pour arriver a Lindau, ou je comptois apprendre des nouvelles de ma femme et de Me. May²⁾. N'en trouvant pas, je passai a Stokach, d'ou j'envoyai un expres a Schaffhausen a Mr. Spleiss, auquel ces dames avoient etées recommandées.

Il m'apprit, qu'elles estoient parties pour Ulm, affin d'éviter l'orage, dont la ville étoit menacée par le revolutionnement des paysans et qui pouvoit étre dangereux pour les étrangers, surtout les Bernois.

Je fis donc les joindre a Ulm. Je les trouvai bien quant a la santé, tristes comme de raison, Me. May surtout d'être separée de vous — quoique rassurée par Mr. Schmid et votre lettre sur votre sort.

Incertain, mon cher ami, sur le parti que vous prendrez, je luy ay conseillé de rester avec nous jusques a ce qu'elle scut votre volonté a cet egard.

¹⁾ Joh. Albr. v. St., alt-Landvogt von Thorberg.

²⁾ Tochter des Schultheißen, Gemahlin des Adressaten.

Nous ne comptons pas rester longtems a Ulm, tout annonce une révolution en Suabe — des que les troupes imperiales quitteront les environs d'Augs-purg, ce qui doit arriver un des premiers jours.

Je pense gagner cette dernière ville, et de la voir a considerer ou nous pourrons nous refugier et nous fixer pour quelque tems, avec sureté et oeconomie.

Je ne quitterai ma famille que lorsque elle (se sera) convenablement arrangee quelque part.

J'ignore, ou la fortune me conduira. Ce sera là ou je pourrai etre le plus utile a ma malheureuse patrie et le plus a meme de la venger.

Je vous embrasse mille fois, mon cher ami — mes respects chez vous.

Je souhaite que ma lettre soye plus heureuse que celle de votre femme qui vous ecrit chaque courrier.

Adieu mon cherissime ami

Tout a vous

II.

Je profite, mon bien cher ami, du depart de Christian, pour joindre le billiet a la lettre de votre femme.

Vous etes bien sur de l'extreme plaisir avec lequel j'ay appris enfin a Ulm de vos nouvelles.

Je ne croyois pas mon tres cher ami en nous separant a Berne ni vous revoir jamais ni ma famille.

J'esperois en joignant l'armée y trouver une fin honorable et ne pas survivre a mon infortunée patrie que la trahison, la lacheté et la folie avoient perdue et deshonorée — La providence en a dis-

Je ne croyais pas, Mon
Très cher ami, en prenant
congé de vous, & même
de mes travaux, j'aurais
à me souvenir de vous aussi
ou de vous revoir

La Providence, a voulu
me laisser ses vives, &
mon infortunée Patrie
à elle, faisant, avec
confiance, à sa volonté -

Elle, en a fait un
miraculeux en art - un
des derniers, fût le sang
de Robespierre; je me suis
coulé de Hupford franc

Je gagnai, mon son
Prière, les Bois, de Mon

avec, un seul Copie
ayant envoye, un message
disant avant, More Valat
en Ville pour sauver,
dans, la maison, ce, qu'il
pourroit, et me jurer
a Thourne ou si j'en
craignais, si me rendrais
bien decider, de ne pas me
laisser, Prisonnier par les
Francois

arrive, a Mousien
ou j'etais convenu, avec
le general, de rallier, le
plus, que possible, de Troupes
pour defendre, l'obstacle
Je fus, un jour, en danger
d'etre assassiné; le pauvre
d'Esch, venait, de l'éch

de la manière la plus
abovée — accueilli, une
porte, de Soldats, auprès
desquels, je, m'étais trouvé
à l'effort, du Motin
ni'cul'ant — ~~accueilli~~
de Poylons, je recevais
avec eux — et me ~~spécialement~~
de bon plaisir, d'une Ceule,
de Copiers, ferriers et
jeux

L'arrivée, des bons
fort généralement, à Thon
sans éprouver, le ~~révélant~~
d'agacement, toujours
vieux, de quelques uns
de nos braves, Compagnons

Homme, etoit, dans, la plus
grande, Coarctation

des gens, que, je ne
connois pas, veillant
a ma sante, jusqu'a
ce que je fus, embarqué

L'annuée, a D. 3,
du matin, a l'entree
ou se trouvoit, selon le
Plan, de la plaine
indication et se disposant
a mettre, la feu, au
chateau d'Interlaken.
quelque, temps, la
continuant — Mais
je, ne pus, engager
Personne a defendre
cette partie du pays

Uster le 28 Mars 1798

Je fus, pour obliger, pour, au
pauvre Sauter, de gager, de
Prouver Je fus fort
accablé à l'œuvre

Mon frère, un jeune
avec, les deux autres filles
de Toffen, devant d'habiller

haus, Fourcosse
de Compagnie, les autres
d'entendre de la Saigne
la Toyenbourg j'ai
à St. Gall, au si les Cuisiniers,
pe arrivés, a l'indan, au
si comptoir, apprendant
des nouvelles, de Ma femme
et de Me. Mayen n'en
trouvant, pas je passe

a Slot, azy I'an j'envoyant,
un Et mes a Sogoff hunter, a but
s'plais, auquel, us Doney avoient
chey recu unand einy

Il m'appartient, qu'elles soient
parties sans aucun, aucun
d'écrits, l'ouvrage, tout, la ville
estoit menacée par, la
révolutionnairement, de l'effroi
et qui pourroit être dangereux
pour, les étrangers, surtout
les Français

Je fus donc, les jours
à venir Je les trouvai
bien, quant à la Louche
les Louches de nos jours
Ma, mes enfants, dit
Je vous le dis —
qu'il y a, mes enfants, pas
Mr. Seguin, et d'autres.

Lettre, fut votre fort
jeu de l'âme, mon
ami, fut le parti, que vous
prendrez de lui, et
conseiller, de rester, avec
nous, jusqu'à ce, qu'elle
soit, votre volonté, à cet
égard —

Nous ne comptons
pas rester, longtemps, à aller
tout au long, une révolution
en Suède — D'après, les
troupes impériales, partant
les Espagnols, d'aujourd'hui,
ce qui, doit avoir été
un des premiers jours

Je pense, que vous
êtes dans une ville, et
D'après, la voir, à l'instinct

on vous pourrions, nous
refugier, et nous fîmes
sans qu'il y eût, avec simplicité
et économie —

Je ne quitterai, ma
famille, que lorsqu'elles
convenablement, arrange
quelque part —

L'ignora, ou la fortune
me conduira. Ce sera là
ou, si pourrions être, le
plus utile à ma malheureuse
Notre, et le plus en même
de la vengeance —

Je vous, en toute, avec
bon, mon cher ami —
My respects, cher Jean —

Je souhaite, que m'a
Lettre soit, plus générale
que celle de votre femme
qui, vous envoie, jusqu'à Paris
à Jean, mon cher ami
Tout à vous

posé autrement. J'ay echapé comme par miracle a la mort que je crojois un bonheur pour moy, mais (aussi) aux Hussard qui me serroit de pres.

En me conservant, la Providence m'a imposé la tache d'employer le peu de jours que j'ay a vivre encore a delivrer ma patrie de ses oppresseurs et a la venger. Je la rempliroi mon cher ami de mon mieux et autant que mes foibles moyens me le permettront.

... (Familienangelegenheiten) En attendant, ne soyes pas en peine de nous; nous sommes a meme de nous tirer convenablement d'affaire — partout nous trouvons les temoignages les moins equivoques de bienveillance, d'interet et d'egard ...

Nous serons, je pense, a Munich, quand vous recevrez nos lettres; la vie y est de moitié moins chere qu'a Augsburg. J'attendray la les reponses de Berlin et de Londres a mes lettres — et ces reponses decideront, je pense, de l'endroit, ou je fixerai notre domicile.

Si vous adresses, mon cher ami, vos lettres a Mr. de Halder a Augsburg, elles nous parviendront surrement, ou que nous soyons,

Mille respect et compl. a Schoftland ou je pense que Me. votre mere et sa famille seront arrivés. — Rien n'egale la verité des vœux que je fais pour vous que celle de l'attachement avec lequel je suis, mon tres cher ami,

Tout a vous

Augsburg, 9 avril (1798).

Steiger.